

Le masque de la méfiance

François Paré

Partout, toujours, la musique

Number 38, Spring 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43308ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paré, F. (1986). Le masque de la méfiance. *Liaison*, (38), 65–65.

Le masque de la méfiance

par François Paré

Je ne sais pas si, dans aucune société, on a déjà fait pleinement confiance aux hommes. Ce n'est pas que les femmes soient à l'abri de la méfiance. Au contraire. Le seul fait qu'elles doivent encore lutter pour rétablir une justice dont la brisure n'a jamais été rationnelle montre bien qu'il y a de la méfiance à leur égard.

Mais beaucoup d'hommes souffrent aussi de la même méfiance qui amoindrit. Aux femmes, la méfiance a enlevé la possibilité de s'épanouir et de jouir d'un pouvoir réel dans la société. Aux hommes, la même méfiance empêche de vivre, comme homme seul, parmi les hommes, la tendresse et la générosité. On les soupçonne toujours, comme le loup de la fable de La Fontaine, de vouloir abuser de leur force. On les classe, sans autre forme de procès, parmi les durs, les toffes, les baveux, les voleurs de grands chemins, les violeurs d'enfants. Vous me direz que j'exagère. Je n'en suis pas si sûr. Regardez la télévision des grandes séries américaines. Le stéréotype de la violence masculine finit par rentrer dans la tête des gens pour ne plus en sortir. Quand un homme se promène seul dans la rue, le soir comme le jour, c'est souvent le poids du soupçon qu'il ressent.

C'est au début de l'hiver dernier que j'ai saisi un peu mieux d'où venait le malaise. C'était un matin de tempête, un vrai temps de cochon avec un vent glacial à vous fendre le visage. Ces jours-là, je passais du temps à la maison pour écrire. Ma femme, elle, était partie à son travail. Je m'étais installé dans mon grand fauteuil vert pour lire un peu et regarder les enfants qui marchaient vers l'école en se retournant souvent pour faire dos à la poudrière. J'ai aussitôt pensé à la petite fille blonde d'une dizaine d'années qui,

à chaque jour, fait traverser la rue Krug aux écoliers et écolières de mon quartier. Je pouvais la voir de ma fenêtre. Elle était pliée en deux, visiblement fatiguée de lutter contre le vent, gelée jusqu'aux os.

Je me suis dit qu'il fallait faire quelque chose pour lui venir en aide, mais j'étais paralysé par la peur de la méfiance. Qu'allait-elle penser de cet homme qui s'approchait d'elle? Je ne pouvais certainement pas lui proposer de venir se réchauffer dans notre vestibule alors que j'étais fin seul à la maison! J'ai pensé aller chercher ma voisine, qui, elle, en tant que femme, rassurante, aurait pu faire le nécessaire. Mais ça ne valait pas la peine et, en désespoir de cause, je suis sorti pour offrir à la petite fille un foulard supplémentaire, dérisoire, qu'elle a refusé, bien entendu. Nous avons parlé un peu, puis je suis retourné chez moi, gêné de m'être mêlé de ce qui ne me regardait pas. Pourtant, je savais que nous avions tous été, les enfants et moi, des victimes paralysées de la méfiance.

Le cas n'est pas rare. Dieu sait que ces peurs sont fondées dans la réalité. Mais il n'empêche que, rationnel ou non, le stéréotype de la méfiance m'inquiète. J'ai l'impression de me promener dans la rue avec un masque de pouvoir qui me colle au visage, qui transforme mes gestes en menaces voilées.

Il n'y a pas de solution évidente. C'est le propre de la méfiance de fausser la communication et de brouiller la vérité. Je crois que c'est surtout une question de langage. D'abord, le langage des signes qu'on donne sans le savoir à tout venant, celui des gestes. Il faut demander aux hommes d'aujourd'hui, surtout ceux des grandes villes, de ne pas avoir peur de se surpasser dans la douceur et la tendresse. Les bonzes de la publicité



l'ont déjà compris, eux qui demandent aux Gretsky et Barnes du hockey et du football d'annoncer la cause des enfants handicapés et des pauvres. Autant on peut transformer les violents du sport en enfants de chœur dévoués, autant il devrait être possible de produire de nouveaux stéréotypes de sécurité et de chaleur humaine. Il faut que les hommes nient, par leurs gestes, le pouvoir de faire peur.

À ma petite fille blonde de la première tempête de l'hiver, je n'ai pu offrir qu'un foulard inadéquat aussitôt refusé. Mais je suis content de ne pas avoir tout de suite battu en retraite, d'être resté quelques instants de plus avec elle et les autres enfants à parler simplement du mauvais temps. On a jasé comme ça dans la tempête. On a transformé le soupçon en banalité. Il faisait moins froid déjà et il me semblait que la partie, celle de la douceur et de l'entraide, était à moitié gagnée.